

erre en est ren-
naissance qu'elle
ommes et ses
manufacturer à
grande manu-
Et-Unis, celle
le, appartient
Anglais. Que
s-nous pas ci-

établir le li-
accélérer le
anges et par
le profit des
a navigation,
de puissants
rendue à un
peu qu'elle
la Grande-
ns les pays
s l'un coin-
riennent en
bricant au-
es les villes
banquiers
nérique du
s mains.

ngleterre a
toire était
immense
ux, elle a
même pour
érations ;
ire, parce
s capifs
aient fini
dans un
l'impossi-
ndements

inconvé-
ge; l'An-
ainp du
chez elle
l'étrai-

ger ; c'est à l'étranger que ses ou-
vriers devront aller chercher, de
l'ouvrage. Les capitalistes feront
également fortune en Angleterre
avec le libre-échange, les ouvriers
périront. Une fois la boule du
capital bien formée, elle se gros-
sit rapidement ; mais malheur aux
atomes, aux particules de toutes
sortes qui se trouvent sur son che-
min ; sa force d'adhérence est de-
venue irrésistible, elle balaiera
tout sur son passage : et les bras
et les petites bourses. Ceux qui ob-
servent l'effet que le libre-échange
a produit sur les classes pauvres,
s'effraient de ses résultats. De mê-
me que ceux qui regardent en haut
ne voient que la prospérité ; de
même ceux qui regardent en bas
ne voient que l'accroissement du
pauvérisme. Pour ceux-ci le libre-
échange est une triste institution.
Ecoutez les plaintes d'un Lord An-
glais, homme politique important,
Lord Bateman. Voici ce qu'il écri-
vait au *Times*, le 12 novembre :

Nous ne pouvons fermer nos yeux à
cette stagnation universelle du commerce
et à la détresse qui l'accompagne, que ce
soit le commerce minier, maritime, agri-
cole, de transport ou le commerce en géné-
ral. D'un bout à l'autre du pays le cri de
dépression, de détresse et de ruine, est le
même. Nous avons à lutter dans des con-
ditions désavantageuses, avec les pays
étrangers, qui nous volent nos profits, ne
paient rien à notre revenu et vendent en
même temps à meilleur marché que nous
ne pouvons le faire. Lorsque le capitalis-
te s'aperçoit que son commerce ne le paie
plus et que ses profits sont réduits au mi-
nimum il s'ensuit que les ouvriers qui dé-
pendent de lui doivent souffrir dans la
même proportion et comme conséquence, le
taux des salaires doit diminuer, ou le travail
doit cesser, — les grèves, la fermeture des manu-
factures, et une détresse pénible et imméritée
sont les résultats inévitables. Admettons
que la théorie d'un commerce libre et sans
restrictions avec tous les pays du monde,

est aussi hardie qu'elle est magnifique.
Admettons que l'idée, quel qu'ait-été celui
qui l'a lancée, (idée qui n'a jamais été dé-
fendue avec plus de consistance que par no-
tre bon et sage prince Consort), est à la fois
grande et glorieuse dans sa conception.
Admettons que de lui donner effet a été le
but ainsi que la politique depuis long-
temps acceptée des gouvernements succes-
sifs, il ne peut être nié que l'obstacle oppo-
sé par le défaut de réciprocité, a depuis le
commencement entravé nos efforts philan-
thropiques, et nous oblige maintenant à
confesser après un essai de trente ans, qu'en
pratique notre libre-échange n'offre malheu-
reusement d'avantages que pour les pays
étrangers ; et que, tandis que nous ouvrons
nos ports au commerce et aux manufactu-
res du monde entier, librement et sans
restrictions, les autres pays, sans nous con-
férer des avantages réciproques, profitent
sans scrupule de notre libéralité magnani-
me mais désastreuse (parce qu'elle n'est
pas réciproque.)

Il est inutile d'éluder la question. Les
faits parlent par eux-mêmes. En dépit de
tous les arguments et de toute la persua-
sion, pour ne pas dire les sollicitations, sur
le sujet, ces faits demeurent dans toute
leur triste réalité. Nos propositions aux
autres pays ne sont pas reçues ; nos traités
de commerce ne sont pas renouvelés ; no-
tre propre commerce est dans une condi-
tion stagnante et peu profitable ; nos ex-
portations montrent un déficit regrettable,
alarmant et toujours croissant ; notre reve-
nu est affecté ; et, ce qu'il y a de pis, il n'y
a pas un seul pays en Europe en commençant
par la France et l'Allemagne et finissant par
l'Espagne et la Suisse, (pour ne rien dire des
Etats-Unis d'Amérique et de nos propres
colonies australiennes) qu'on puisse persua-
der par les tentations les plus spécieuses, à
suivre notre exemple d'importations en fran-
chise, en ouvrant ses ports au commerce de la
Grande Bretagne et de l'Union sans la res-
treindre par des sauvegardes sous forme de
droits imposés pour protéger ses propres
industries indigènes.

Nous avons essayé le libre-échange et il
a été trouvé en défaut. Nous avons fait de
notre mieux pour convaincre les autres
pays que notre politique est raisonnable, et
en retour ils se moquent de notre aveugle-
ment et font la sourde-oreille à nos remon-
trances. En même temps la ruine partielle,
la dépression générale et la détresse, nous mé-